

La littérature et les arts éclairent-ils les mécanismes de la violence ?

I Les mécanismes de la violence révélés par la littérature et les arts

Le processus évoqué par Bertrand Russell est mis en évidence par de nombreuses œuvres : exemple d'une violence historique, avec l'arrivée au pouvoir du parti nazi et l'instauration du III Reich :

- La fascination exercée par le parti nazi sur des jeunes gens, recherchant un idéal communautaire et la sortie d'une crise économique et identitaire, liée à la première guerre mondiale, Les races de Ferdinand Bruckner.
- L'infiltration du nazisme dans les milieux de la grande bourgeoisie industrielle, Les damnés, film de Luchino Visconti (1969) et son adaptation au théâtre par Ivo Van Hove (Avignon 2016, Comédie française).
- La mise en place du régime, de la persécution et de l'extermination des juifs, Grand-peur et Misère du III Reich de Bertold Brecht.

Idem : dénonciation des mécanismes de déshumanisation dans les camps de concentration et d'extermination : montrer comment est organisée de manière rationnelle la destruction de l'humanité :

- Primo Levi, Si c'est un homme
- Robert Antelme, L'espèce humaine ;
- David Rousset : L'univers concentrationnaire : trois ouvrages qui s'efforcent de démontrer comment se met en place un système concerté, fondé sur la violence et l'irrationalité, dont le seul but est la destruction de ceux qui y sont enfermés.

Mais si les œuvres d'art peuvent bien éclairer les mécanismes de la violence, elles peuvent aussi les cacher, voire en nier la réalité, car la seule représentation de la violence pose difficulté.

II Comment dire ou représenter la violence : l'œuvre d'art comme trahison

Mais avant même d'en démontrer les mécanismes, la représentation seule de la violence pose problème :

- Dénonciation du film Kapo de Gillo Montecorvo (1960) et du travelling esthétisant la mort d'une des prisonnières (Article de Jacques Rivette, particulièrement dur envers le cinéaste, qui n'a droit « qu'au plus profond mépris »).

Problème de l'esthétisation de la violence, qui peut aboutir à sa justification.

- Thématique mythologique du rapt a inspiré de nombreux peintres et sculpteurs : « l'enlèvement des Sabines » (Nicolas Poussin ; Jacques-Louis David), « Le rapt de Proserpine » (Le Bernin), « Apollon et Daphné » (Le Bernin). Or ces œuvres ne sont rien d'autre que la représentation de tentatives de viols, dont l'aboutissement est attesté par la mythologie, à défaut d'être vraiment « montré ». Dans ces œuvres, on admire le mouvement, le rendu des émotions, la délicatesse dans le dessin des corps, des paysages ou des étoffes et on oublie la réalité de l'acte représenté.
- Voire même à une certaine fascination malsaine : « Le Radeau de la Méduse » de Géricault (?). De nombreux films ont pu être accusés d'inciter à la violence (Orange mécanique de S. Kubrick ou Tueurs-nés d'Oliver Stone par exemple). Question qui resurgit fréquemment et oppose deux conceptions : l'art comme incitation aux comportements transgressifs et délictueux ou à l'inverse, l'art comme « catharsis » (purgation des pulsions par identification aux personnages ; théorie développée par Aristote, dans La Poétique).

Problème qui interroge au final l'effet de l'art sur le public et donc interroge le rapport que celui-ci entretient avec l'œuvre.

III Interroger l'émotion

L'œuvre d'art : volonté de susciter l'émotion du public et sans doute de l'amener à réfléchir.

- Victor Hugo **Les Misérables** : Jean Valjean d'abord présenté comme un voleur sans scrupules, qui dépouille Monseigneur Muriel, mais qui attaque également un petit ramoneur sur la route. Violence et agressivité dont la suite du roman donne l'explication (Violence de la société elle-même).
- Idem : mise en présence de « **Guernica** » (œuvre particulièrement impressionnante par sa taille, le choix des couleurs, blanc, noir, gris et les figures représentées toutes en proie à la souffrance). Au choc premier, succède l'interrogation (pourquoi, quand, comment). L'œuvre d'art comme « éveil » des consciences.

Mais une telle conception implique aussi une remise en question du public lui-même.

- Fascination, répulsion, réflexion : œuvre d'art comme volonté de sortir du « confort », du divertissement, de l'acquis.
« Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? [...] Nous avons besoin de livres qui agissent sur nous comme un malheur dont nous souffririons beaucoup, comme la mort de quelqu'un que nous aimerions plus que nous-mêmes, condamnés à vivre dans des forêts loin de tous les hommes, comme un suicide – un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous ». (Franz Kafka, lettre du 27 janvier 1904 à Oscar Polak).

Conclusion :

Représenter la violence a toujours été un sujet difficile et polémique : faut-il la montrer ? dans quel but ? Et surtout comment la montrer ? Choisir le réalisme ou à l'inverse la styliser, la suggérer, user de symboles ? Chaque artiste donne sa réponse face à la complexité de cette question et beaucoup d'entre eux au terme d'une pensée approfondie et d'une longue élaboration. Et à leur tour, lecteurs et spectateurs ne peuvent se contenter d'une première émotion viscérale, en faisant l'économie de la réflexion.